



LITTÉRATURES

ASIE

**CAMBODGE. Maîtres de la terre et de l'eau.** – Jean-Claude Pomonti

*Nevicata, coll. « L'âme des peuples », Bruxelles, 2017, 96 pages, 9 euros.*

Journaliste, Jean-Claude Pomonti a connu toutes les phases de l'histoire contemporaine du Cambodge – de la destitution du président Norodom Sihanouk, le 18 mars 1970, et de la lente descente aux enfers du pays jusqu'à la contestation actuelle, en passant par les Khmers rouges (1,7 million de morts). L'ouvrage témoigne de sa capacité à saisir « l'âme du peuple cambodgien ». Il permet de prendre la mesure de son glorieux passé (Angkor...), mais aussi des traumatismes de la guerre, et même du dynamisme d'une société pourtant corsetée par la corruption et par la répression que mène l'homme fort au pouvoir depuis trente ans : M. Hun Sen, qui espère (encore) remporter les élections en juillet prochain. Pomonti s'appuie sur les témoignages ou l'analyse de personnages très divers : un entrepreneur produisant le fameux poivre de Kampot, un jeune cinéaste (Davy Chou), un ancien militant des droits humains, un jeune gestionnaire, deux anthropologues, etc.

MARTINE BULARD

AFRIQUE

**PERSPECTIVES ÉCONOMIQUES EN AFRIQUE 2018.** – Banque africaine de développement

*Abidjan, 2018, 216 pages, gratuit : www.afdb.org*

Dans l'édition 2018 de son rapport annuel, la Banque africaine de développement (BAD) pêche-t-elle par excès d'optimisme ? Les économistes de l'institution panafricaine tablent sur une croissance économique de 4,1 % cette année sur le continent (contre 3,6 % en 2017), alors que la Banque mondiale se contente de 3,2 %. Pour la première fois depuis sa création, en 2003, le rapport a été exclusivement rédigé par des experts de la BAD, avec l'intention de convaincre que « la reprise de la croissance a été plus rapide que prévu » en Afrique. À l'appui de leur thèse, les auteurs notent que « les fondamentaux économiques et la résilience se sont améliorés dans plusieurs pays africains », où « la mobilisation des ressources intérieures dépasse désormais celle de pays d'Asie et d'Amérique latine dont les niveaux de développement sont comparables ». Reste que cette croissance ne permet que rarement de réduire la pauvreté ou de créer des emplois. La BAD regrette ce « décalage », en précisant que seuls cinq pays (Algérie, Botswana, Burundi, Cameroun et Maroc) ont enregistré une croissance de l'emploi de plus de 4 % entre 2000 et 2008.

OLIVIER PIOT

**ÉCRIRE L'AFRIQUE-MONDE. Les Ateliers de la pensée.** – Sous la direction d'Achille Mbembe et Felwine Sarr

*Philippe Rey - Jimsana, Paris - Dakar, 2017, 396 pages, 20 euros.*

En octobre 2016 se sont tenus au Sénégal les premiers Ateliers de la pensée : une trentaine d'intellectuels et d'artistes africains ont traité de l'utopie sociale, des nouvelles formes de production politique et économique, de l'articulation de l'universel et du singulier, de l'art... Sous leurs regards croisés, « l'Afrique apparaît comme l'un des théâtres principaux où se jouera l'avenir de la planète : (...) le moment est propice de relancer le projet d'une pensée critique, confiante en sa propre parole, capable d'anticiper et de créer des chemins nouveaux à la mesure des défis de notre époque », écrivent le politiste camerounais Achille Mbembe et l'économiste sénégalais Felwine Sarr. Alors que l'hégémonie du discours occidental faiblit, un regain de créativité intellectuelle sur le continent donne corps à l'impératif de décentrer le regard. « Le temps de l'Afrique est inséparable du temps du monde, et la tâche de la création est d'en précipiter l'avènement. (...) Ce livre est donc un appel général, pressant, à reprendre de vieux combats jamais clos et à engager d'autres qu'appelle le nouveau siècle. »

TOM AMADOU SECK

PROCHE-ORIENT

**MONDE ARABE : LES RACINES DU MAL.** – Bachir El-Khoury

*L'Orient des livres - Actes Sud, Beyrouth - Arles, 2017, 256 pages, 22 euros.*

Journaliste et économiste, Bachir El-Khoury revient sur le « profond malaise » des sociétés arabes, et en particulier sur le point culminant des « printemps » de 2011. Ceux-ci marquèrent la fin de décennies « combinant répression politique et marginalisation socio-économique ». Conséquence des politiques néolibérales « axées (...) sur le secteur bancaire et les télécommunications », qui ont accéléré la désindustrialisation, cette marginalisation a été aggravée par le « fléau rentier », lequel frappe aussi les pays non pétroliers, comme le Liban, qui dépendent des monarchies du Golfe pour leurs investissements. L'auteur détaille les impératifs économiques : réformes fiscales, investissements dans les infrastructures et l'éducation, diversification, révolution hydraulique... Il désigne les obstacles, comme la « contre-révolution » politique et économique actuelle en Égypte, où la « caste militaire » joue un rôle croissant dans les affaires. Enfin, il explique l'émergence de l'Organisation de l'État islamique par une « multitude de crises sociales et économiques » plutôt que par la variable religieuse.

NICOLAS APPELT

AMÉRIQUES

**CŒUR INDIGNÉ. Autobiographie d'un ouvrier noir américain.** – Charles Denby

*Plein Chant, coll. « Voix d'en bas », Bassac, 2017, 448 pages, 21 euros.*

Petit-fils d'esclaves de l'Alabama devenu ouvrier à Detroit, Charles Denby (1907-1983) offre un témoignage précieux tant sur la brutalité de la ségrégation raciale dans le Sud que sur l'exploitation économique dans le Nord industriel, non moins féroce. Militant syndicaliste, Denby se rapproche en 1948 de la tendance Johnson-Forest au sein de la gauche radicale, dont les deux figures intellectuelles étaient l'écrivain antillais Cyril Lionel Robert James et la socialiste ukrainienne Raya Dunayevskaya. Il évoque ensuite « ces temps qui changent » à partir de la moitié des années 1950, avec la lutte pour les droits civiques et la montée du nationalisme noir, toujours en maintenant le lien avec les combats des travailleurs noirs américains. Partisan d'un marxisme humaniste, critique à l'égard de la bureaucratie syndicale et du « capitalisme d'État » de l'URSS, Denby marque aussi ses divergences avec la stratégie avant-gardiste du *black power* : « Ma conviction personnelle était que le pouvoir ne vient pas du canon d'un fusil, mais de la puissance et de la raison des masses organisées pour défendre leur liberté. »

MATHIEU LÉONARD

**LA MILITANCE LGBT AUX ÉTATS-UNIS. Sexualité et subjectivité.** – Guillaume Marche

*Presses universitaires de Lyon, 2017, 304 pages, 20 euros.*

Dans une tension marquée à partir de 1981 par l'irruption du sida, l'affrontement entre conservatisme et radicalité a profondément modifié le rapport à l'engagement des lesbiennes, gays, bisexuels et trans (LGBT) américains. En 1987, Ronald Reagan interdit l'entrée du pays aux malades du VIH-sida et aux séropositifs, tandis que se fonde Act Up. Ce mouvement s'inscrit dans la lignée du *camp*, style né dans les premiers bars gays de Californie et de Manhattan, très actifs à la fin des années 1960 dans l'affirmation de la visibilité, notamment par l'outrance dans le langage, les vêtements, les actions militantes, principe d'une rupture fondée sur l'affirmation d'une sexualité hors des normes. Au contraire, Human Rights Campaign (HRC), fondé en 1980 et toujours dominant dans le mouvement LGBT, a banalisé le sexe, valorisé le consumérisme communautaire, limité l'engagement à la conquête de « droits ». Malgré un succès pour le mariage, assimilation institutionnelle majeure, toute signification politique de l'homosexualité et du transgenrisme est rejetée. Et, par là, toute volonté de transformer la société.

JEAN STERN

**DES TAUPES À CARACAS.** – Geraldina Colotti

*Éditions du Cerisier, Mons, 2016, 256 pages, 17 euros.*

« La vie m'a appris que la plus précieuse des libertés, même dans des situations difficiles, voire extrêmes, est celle de pouvoir choisir. » Armée de cet axiome, la journaliste Geraldina Colotti (responsable de l'édition italienne du *Monde diplomatique*) rend compte du Venezuela bolivarien populaire dans cet ouvrage paru en Italie en 2012, et ici préfacé par Maurice Lemoine, grand connaisseur du pays. Elle donne la parole aux « exclus », tant ceux des plateaux de télévision que des circuits socio-économiques. Militaires du rang, universitaires hétérodoxes, militants indépendants non affiliés au parti chaviste... analysent l'évolution du pays depuis les débuts (1998) de la révolution chaviste. L'ancienne membre des Brigades rouges profite de ces entretiens pour revenir sur les chantiers politiques qui ont été lancés. Mais l'engagement n'efface pas le goût de la vérité. Sans pudeurs de gazelle, Colotti souligne les difficultés, notamment structurelles, auxquelles se heurtent les héritiers d'Hugo Chávez.

NIDAL TAIBI

EUROPE

**L'ARCHIPEL DES SAVANTS.** – Kevin Limonier

*Éditions B2, Paris, 2018, 96 pages, 12 euros.*

En 1967, au centre de recherche nucléaire de Douvna, au nord de Moscou, est synthétisé le dubnium 268. Cette découverte rapproche la science de l'« îlot de stabilité » – la possibilité de créer des isotopes radioactifs de longue période. Dans les années 1990, les habitants de la ville reprennent l'expression pour décrire la relative sérénité dont ils jouissent, alors que le pays bascule dans le capitalisme sauvage. Douvna est l'une de ces villes scientifiques parfois absentes des cartes soviétiques et fermées jusqu'en 1991 ; certaines le sont encore. Souvent érigées dans les années 1950 sur les décombres des *charchki*, les laboratoires pénitenciers, elles sont désormais spécialisées dans la recherche nucléaire, la conquête spatiale ou les biotechnologies. Les élites qui y vivent restent choqués par le régime. En quête d'une puissance retrouvée, le pouvoir actuel a consacré à ces villes d'importants budgets, en partie détournés par la corruption. Aujourd'hui, on y installe d'immenses infrastructures de stockage de données, notamment en Sibérie, où le climat permet de refroidir les serveurs à peu de frais.

HÉLÈNE RICHARD

**RÉFUGIÉS ET APATRIDES. Administrer l'asile en France (1920-1960).** – Sous la direction d'Aline Angoustures, Dzovinar Kévonian et Claire Mouradian

*Presses universitaires de Rennes, 2017, 312 pages, 24 euros.*

Premier jalon d'une histoire européenne de la protection des réfugiés au XX<sup>e</sup> siècle, ce volume publié avec le soutien de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra) propose une histoire sociale de l'administration de l'asile, de ses acteurs et de ses pratiques. Les auteurs analysent la construction de la notion de réfugié (distincte de celle d'immigré) et de celle d'apatride, sur fond de rapports de forces et d'enjeux sociopolitiques. De l'institution du passeport Nansen en 1922 à la création de l'Ofpra en 1952, en passant par la convention de Genève de 1951, les instruments de protection des réfugiés ont évolué, tout comme les motifs des demandes. Si des administrations spécialisées se mettent en place en France dès les années 1920, le mécanisme de protection n'en était pas moins complexe. Parmi les constantes : l'exacerbation des clivages politiques et sociaux au sujet de l'accueil des réfugiés et la place centrale de l'expertise sur la situation du pays d'origine.

TIGRANE YÉGAVIAN

**HISTOIRE DU PARADIS FISCAL SUISSE.** – Christophe Farquet

*Presses de Sciences Po, Paris, 2018, 324 pages, 26 euros.*

Cette synthèse inédite, fondée sur un large corpus d'archives, retrace l'histoire du paradis fiscal suisse au XX<sup>e</sup> siècle, depuis ses phases les mieux connues, de la Belle Époque à l'immédiat après-guerre, jusqu'aux trente dernières années. Surprise : la consolidation légale du secret bancaire doit autant à la jurisprudence qu'à l'adoption initiale du célèbre article 47 de la loi sur les banques de 1934. Le secret bancaire et son corollaire, l'évasion fiscale de contribuables étrangers, ont été les ingrédients décisifs du succès de la place financière suisse, principale gestionnaire de fortune extraterritoriale du monde dès la fin des années 1950. Et elle le reste alors que les paradis fiscaux se multiplient dès les années 1970. Ce système se maintient en dépit des – faibles – critiques internes, et surtout des pressions internationales. Face à ces dernières, une constante : l'aptitude des autorités à reconfigurer le secret bancaire pour le maintenir, tant les intérêts de la place financière se confondent pour elles avec ceux du pays. On mesure mieux la portée de l'adoption de l'échange automatique d'informations, entré en vigueur en janvier 2017.

MARC GUÉNIAT

L'imprévu du désir

Attends-moi au ciel, capitaine !

de Jorge Enrique Botero

*Traduit de l'espagnol (Colombie) par Elvine Boura-Dumont, Marchialy, Montreuil, 2018, 200 pages, 19 euros.*

A

SSURÉMENT les Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) ont partie liée avec des histoires que les scénaristes de Hollywood auraient peine à imaginer : celle du vieux chef maquisard Manuel Marulanda Vélez, donné mort soixante-treize fois par la presse ; du pay-san devenu à 16 ans médecin-chirurgien de guerre des insurgés ; ou de la pièce retraçant l'histoire de l'humanité jouée dans la jungle par une centaine de combattants... La plus importante guérilla communiste de la planète à la fin du XX<sup>e</sup> siècle (1) présente une version singulière du « réalisme magique », qu'on découvre avec l'écrivain et journaliste Jorge Enrique Botero.



Spécialiste des FARC, Botero a découvert l'histoire de Manzanera et de son capitaine lors d'une visite dans le maquis, à la rencontre de Víctor Julio Suárez Rojas, dit « Mono Jojoy », l'un des principaux chefs de la guérilla, à l'époque où les FARC détenaient des centaines de prisonniers de guerre. Manzanera, devenant Catalina, se travestissait en femme à Cali. Son père, qui voulait faire de lui « un homme, un vrai », le fit enrôler de force dans l'armée. Au sein d'une institution aussi homophobe, pas facile d'être homosexuel. À l'évidence, à moins d'un miracle, sa situation ne risquait pas de s'améliorer...

Or, s'il n'y a pas eu d'apparition de la Vierge, un miracle a quand même eu lieu, grâce à une attaque victorieuse de la guérilla menée par Mono Jojoy. On est alors à la fin des années 1990. Tout comme Manzanera, plusieurs dizaines de militaires et de policiers se retrouvent prisonniers et sont emmenés au fin fond de la jungle. Ils perdent tout contact avec leurs proches. Les guérilleros, mais aussi – humiliation suprême – des guérilleros gouvernement désormais leurs existences. Militaires et policiers s'en trouvent atteints dans leur virilité. Au bout de quelques mois, profitant de la frustration sexuelle de certains captifs, Manzanera commence à entretenir des relations intimes avec quelques compagnons d'infortune, et vit une grande histoire avec son capitaine, dont il est tombé follement amoureux dès son intégration dans l'armée. Pour rien au monde il ne souhaiterait être remis en liberté. Mais survient un échange de prisonniers entre les FARC et le gouvernement, et il est séparé de son capitaine – fin de la romance.

En dépeignant la vie d'un groupe dont les repères sociaux ordinaires ont été déréglés, Botero nous raconte une version peu connue du conflit armé colombien. La vie en ville, loin de la jungle et de ses mondes, apparaît comme étouffante, alors que la captivité laisse paradoxalement la possibilité de se libérer de certaines chaînes. À l'instar du cinéaste français Alain Guiraudie – de *Ce vieux rêve qui bouge* (2001) à *Rester vertical* (2016) –, Botero suggère que la plupart des êtres humains de sexe masculin sont bisexuels, notamment les militaires ; il ne leur faudrait que certaines circonstances exceptionnelles pour donner libre cours à leurs penchants homosexuels... On attend avec impatience la traduction en français de ses autres portraits de figures atypiques du maquis colombien, par exemple la Néerlandaise Alexandra Nariño dans *Las siete vidas de Tanja Nijmeijer* (« Les sept vies de Tanja Nijmeijer », 2014) ou l'ex-banquier Simón Trinidad, incarcéré aux États-Unis, dans *El hombre de hierro* (« L'homme de fer », 2008).

PIERRE CARLES.

(1) Avec l'ELN (Armée de libération nationale), l'autre guérilla communiste, toujours en activité en Colombie.

HISTOIRE

Mai à l'usine

JACQUES WAINSZTEJN, ancien du Mouvement du 22 mars lyonnais et des *Cahiers de Mai*, propose avec *Mai 68 à Lyon* un ouvrage mêlant les témoignages de quelques-uns de ses acteurs les plus en pointe, dont il fit partie, et une analyse guidée par la radicalité anticapitaliste de *Temps critiques*, la revue qu'il coanime aujourd'hui (1). Côté ouvrier, il insiste sur la double nature du mouvement : réaffirmation de l'identité ouvrière et de l'« idéologie du travail » chère à la Confédération générale du travail (CGT) et, parallèlement, revendication de l'autonomie ouvrière et critique du travail aliéné, déjà présente lors de la grève (avec occupation) à l'entreprise de textiles Rhodiacaéta en 1967. En replaçant cette dernière dans la continuité de toutes celles qui agitent le pays (à Caen, Saint-Nazaire, Nantes...) avant le mois fatidique, l'auteur note que les plus prometteuses étaient le produit du brassage de multiples expériences tenant aux origines rurales encore toutes proches des travailleurs. L'importance dans les luttes de ces « nouveaux prolétaires qui deviennent ouvriers sans l'être vraiment » fait songer au rôle que jouèrent les immigrés du Sud dans les grandes grèves du nord de l'Italie à la fin des années 1960.

Côté étudiant, l'historique du Mouvement du 22 mars lyonnais, né sur le campus de la Doua et dans les lycées, raconte un bouillonnement où entrent en jeu aussi bien

la forte personnalité d'une enseignante membre de la Jeunesse communiste révolutionnaire (JCR, trotskiste), la multiplication des groupuscules, le situationnisme et une logistique fournie par tel aumônier catholique ou telle association protestante. De la « nuit des barricades » du 24 mai au rôle des « trimardeurs » (marginiaux, personnes sans domicile fixe...), des rencontres étudiants-ouvriers aux forces et faiblesses des occupations d'usine, l'ouvrage offre un kaléidoscope d'informations et de réflexions. On en retient notamment un thème peu abordé dans le feu de l'action : la place très souvent décisive des femmes, dans les lycées ou dans les entreprises – où on vit des ouvrières brûler les papiers de la direction. Il est vrai que « la question de l'origine sociale, pas plus que celle de la différence de sexe, d'âge ou toute autre, ne se pose pas alors de façon primordiale ».

Cette question apparut avec acuité une fois passé le moment du « maximum de tension des individus vers la communauté humaine ». On en trouve une belle illustration avec les souvenirs de Fabienne Lauret (2). Lycéenne en 1968, « à jamais marquée par cette parole collective libérée en permanence » dans un tourbillon où « le temps n'existait plus », elle partage la démarche collective d'un groupe de jeunes trotskistes, dont beaucoup d'origine populaire, qui s'installent en 1971 près de l'usine de

Renault-Flins pour militer « dans toutes les sphères de la vie sociale ». Embauchée à l'atelier de couture des sièges, elle y assume des responsabilités syndicales dans une Confédération française démocratique du travail (CFDT) encore gauchiste, et participe à tous les combats, contre le machisme (y compris dans le syndicat), le racisme et le trafic de main-d'œuvre. Elle connaît la fierté des innombrables grèves et l'ambiguïté de la participation aux groupes de travail sur la réorganisation de la fabrication. Après un passage par le comité d'établissement, où elle se confronte aux méthodes patronales, qui partagent certains responsables syndicalistes, et un poste à la médiathèque de l'entreprise, où elle respire avant la retraite, elle continue de militer contre les « conservateurs de tout poil qui entendent depuis les années 1980 liquider Mai 68 et son héritage ».

SERGE QUADRUPANI.

(1) Jacques Wajnsztein, *Mai 68 à Lyon. Retour sur un mouvement d'insubordination*, Éditions À plus d'un titre, La Bauche, 2018, 192 pages, 12 euros. Signalons aussi la réédition augmentée de Jacques Guigou et Jacques Wajnsztein, *Mai 68 et le Mai rampant italien*, L'Harmattan, coll. « Temps critiques », Paris, 2018, 370 pages, 33,50 euros.

(2) Fabienne Lauret, *L'Envers de Flins. Une féministe révolutionnaire à l'atelier*, préface d'Annick Coupé, Éditions Syllepse, coll. « Les années 68 », Paris, 2018, 300 pages, 15 euros.